

Anthropologie II (30.11.2019) : l'homme et le temps

Sagesse biblique L'ecclésiaste, 3, 1-11

Il y a un moment pour tout, et un temps pour chaque chose sous le ciel :

un temps pour donner la vie, et un temps pour mourir ; un temps pour planter, et un temps pour arracher.

Un temps pour tuer, et un temps pour guérir ; un temps pour détruire et un temps pour construire.

Un temps pour pleurer, et un temps pour rire ; un temps pour gémir, et un temps pour danser.

Un temps pour jeter des pierres, et un temps pour les amasser ; un temps pour s'étreindre, et un temps pour s'abstenir.

Un temps pour chercher, et un temps pour perdre ; un temps pour garder, et un temps pour jeter.

Un temps pour déchirer, et un temps pour coudre ; un temps pour se taire, et un temps pour parler.

Un temps pour aimer, et un temps pour ne pas aimer ; un temps pour la guerre, et un temps pour la paix.

Quel profit le travailleur retire-t-il de toute la peine qu'il prend ?

J'ai vu la besogne que Dieu impose aux fils d'Adam pour les tenir en haleine.

Toutes les choses que Dieu a faites sont bonnes en leur temps. Dieu a mis toute la durée du temps dans l'esprit de l'homme, mais celui-ci est incapable d'embrasser l'œuvre que Dieu a faite du début jusqu'à la fin.

Saint augustin, *Les Confessions*, Livre XI « Qu'est-ce que le temps ? »

« Qu'est-ce donc que le temps ? Si personne ne m'interroge, je le sais ; si je veux répondre à cette demande, je l'ignore. Et pourtant j'affirme hardiment, que si rien ne passait, il n'y aurait point de temps passé ; que si rien n'advenait, il n'y aurait point de temps à venir, et que si rien n'était, il n'y aurait point de temps présent. Or, ces deux temps, le passé et l'avenir, comment sont-ils, puisque le passé n'est plus, et que l'avenir n'est pas encore ? Pour le présent, s'il était toujours présent sans voler au passé, il ne serait plus temps ; il serait l'éternité. Si donc le présent, pour être temps, doit s'en aller en passé, comment pouvons-nous dire qu'une chose soit, qui ne peut être qu'à la condition de n'être plus ? Et peut-on dire, en vérité, que le temps soit, sinon parce qu'il tend à n'être pas ?

Or, ce qui devient évident et clair, c'est que le futur et le passé ne sont point ; et, rigoureusement, on ne saurait admettre ces trois temps : passé, présent et futur ; mais peut-être dira-t-on avec vérité : Il y a trois temps, le présent du passé, le présent du présent et le présent de l'avenir. Car ce triple mode de présence existe dans l'esprit ; je ne le vois pas ailleurs. Le présent du passé, c'est la mémoire ; le présent du présent, c'est l'attention actuelle ; le présent de l'avenir, c'est son attente. Si l'on m'accorde de l'entendre ainsi, je vois et je confesse trois temps ; et que l'on dise encore, par un abus de l'usage : Il y a trois temps, le passé, le présent et l'avenir ; qu'on le dise, peu m'importe ; je ne m'y oppose pas : j'y consens, pourvu qu'on entende ce qu'on dit, et que l'on ne pense point que l'avenir soit déjà, que le passé soit encore. »

Pape François Sur le temps supérieur à l'espace

1) *Evangelii Gaudium*

222. Il y a une tension bipolaire entre la plénitude et la limite. La plénitude provoque la volonté de tout posséder, et la limite est le mur qui se met devant nous. Le "temps", considéré au sens large, fait référence à la plénitude comme expression de l'horizon qui s'ouvre devant nous, et le moment est une expression de la limite qui se vit dans un espace délimité. Les citoyens vivent en tension entre la conjoncture du moment et la lumière du temps, d'un horizon plus grand, de l'utopie qui nous ouvre sur l'avenir comme cause finale qui attire. De là surgit un premier principe pour avancer dans la construction d'un peuple : le temps est supérieur à l'espace.

223. Ce principe permet de travailler à long terme, sans être obsédé par les résultats immédiats. Il aide à supporter avec patience les situations difficiles et adverses, ou les changements des plans qu'impose le dynamisme de la réalité. Il est une invitation à assumer la tension entre plénitude et limite, en accordant la priorité au temps. Un des péchés qui parfois se rencontre dans l'activité socio-politique consiste à privilégier les espaces de pouvoir plutôt que les temps des processus. Donner la priorité à l'espace conduit à devenir fou pour tout résoudre dans le moment présent, pour tenter de prendre possession de tous les espaces de pouvoir et d'auto-affirmation. C'est cristalliser les processus et prétendre les détenir. Donner la priorité au temps c'est s'occuper d'initier des processus plutôt que de posséder des espaces. Le temps ordonne les espaces, les éclaire et les transforme en maillons d'une chaîne en constante croissance, sans chemin de retour. Il s'agit de privilégier les actions qui génèrent les dynamismes nouveaux dans la société et impliquent d'autres personnes et groupes qui les développeront, jusqu'à ce qu'ils fructifient en évènement historiques importants. Sans inquiétude, mais avec des convictions claires et de la ténacité.

224. Parfois, je me demande qui sont ceux qui dans le monde actuel se préoccupent vraiment de générer des processus qui construisent un peuple, plus que d'obtenir des résultats immédiats qui produisent une rente politique facile, rapide et éphémère, mais qui ne construisent pas la plénitude humaine. L'histoire les jugera peut-être selon le critère qu'énonçait Romano Guardini : « L'unique modèle pour évaluer correctement une époque est de demander jusqu'à quel point se développe en elle et atteint une authentique raison d'être la plénitude de l'existence humaine, en accord avec le caractère particulier et les possibilités de la même époque ».

225. Ce critère est aussi très adapté à l'évangélisation, qui demande d'avoir présent l'horizon, d'adopter les processus possibles et les larges chemins. Le Seigneur lui-même en sa vie terrestre a fait comprendre de nombreuses fois à ses disciples qu'il y avait des choses qu'ils ne pouvaient pas comprendre maintenant, et qu'il était nécessaire d'attendre l'Esprit Saint (cf. Jn 16, 12-13). La parabole du grain et de l'ivraie (cf. Mt 13, 24-30) décrit un aspect important de l'évangélisation qui consiste à montrer comment l'ennemi peut occuper l'espace du Royaume et endommager avec l'ivraie, mais il est vaincu par la bonté du grain qui se manifeste en son temps.

2) *Amoris Laetitia*

261. Mais l'obsession n'éduque pas ; et on ne peut pas avoir sous contrôle toutes les situations qu'un enfant pourrait traverser. Ici, vaut le principe selon lequel « le temps est supérieur à l'espace ».^[291] C'est-à-dire qu'il s'agit plus de créer des processus que de dominer des espaces. Si un parent est obsédé de savoir où se trouve son enfant et de contrôler tous ses mouvements, il cherchera uniquement à dominer son espace. De cette manière, il ne l'éduquera pas, ne le fortifiera pas, ne le préparera pas à affronter les défis. Ce qui importe surtout, c'est de créer chez l'enfant, par beaucoup d'amour, des processus de maturation de sa liberté, de formation, de croissance intégrale, de culture d'une authentique autonomie. C'est seulement ainsi que cet enfant aura en lui-même les éléments nécessaires pour savoir se défendre ainsi que pour agir intelligemment et avec lucidité dans les circonstances difficiles. Donc, la grande question n'est pas : où se trouve l'enfant physiquement, avec qui il est en ce moment, mais : où il se trouve dans un sens existentiel, où est-ce qu'il se situe du point de vue de ses convictions, de ses objectifs, de ses désirs, de son projet de vie. Par conséquent, les questions que je pose aux parents sont : « Essayons-nous de comprendre "où" en sont réellement les enfants sur leur chemin ? Où est réellement leur âme, le savons-nous ? Et surtout, cela nous intéresse-t-il de le savoir ? ».

3) *Laudato Si*

178. Le drame de l'"immédiateté" politique, soutenue aussi par des populations consuméristes, conduit à la nécessité de produire de la croissance à court terme. Répondant à des intérêts électoraux, les gouvernements ne prennent pas facilement le risque de mécontenter la population avec des mesures qui peuvent affecter le niveau de consommation ou mettre en péril des investissements étrangers. La myopie de la logique du pouvoir ralentit l'intégration de l'agenda environnemental aux vues larges, dans l'agenda public des gouvernements. On oublie ainsi que « le temps est supérieur à l'espace », [130] que nous sommes toujours plus féconds quand nous nous préoccupons plus d'élaborer des processus que de nous emparer des espaces de pouvoir. La grandeur politique se révèle quand, dans les moments difficiles, on œuvre pour les grands principes et en pensant au bien commun à long terme. Il est très difficile pour le pouvoir politique d'assumer ce devoir dans un projet de Nation.

Fabrice Hadjadj, *Dernières nouvelles de l'homme (et de la femme aussi)*, Editions Tallandier 2017, p.233

Certains analystes dénoncent ainsi le jeunisme de nos jours. Il convient cependant de remarquer que ce jeunisme ou cet adolescentisme sont en vérité la négation de l'adolescence et de la jeunesse : chaque âge suit le précédent et appelle le suivant; une adolescence qui ne tend pas vers l'âge adulte, une jeunesse qui perd son centre de « gravité » (pour reprendre l'expression latine affirmant le poids ou la pondération de l'homme mûr) ne sont plus jeunesse ni adolescence, mais autre chose qui n'a pas de nom, parce qu'on sombre alors dans la confusion la plus complète : la petite fille s'habille en pin-up, la vieille fait la lolita, le jeune garçon devient PDG d'une start-up informatique qui donne le ton en Bourse...

Tel est l'individu de la théorie technologico-marchande - sans âge. Sa sortie de la diversité des âges de la vie implique la perte de la diversité des fonctions sociales, qui se réduisent dorénavant à une seule : la consommation. Jeunes et vieux se réjouissent ensemble dans l'accès commun aux marchandises. Ce n'est pas en eux, mais dans les produits qu'ils achètent, que se repèrent encore des âges résiduels. Mais ce qui les motive est la même impulsion. Ils ont le même rapport au monde, qui n'est plus un monde, mais un club de consommateurs.

Voilà pourquoi la figure de l'adolescent finit par l'emporter sur toutes les autres. L'adolescent est en position de consommateur idéal. Il n'est pas encore entré dans la laborieuse insignifiance du salarié ; il est encore assez informe pour s'ouvrir à toutes les innovations. Certes, il lui manque le salaire. Mais, à cette adolescence infinie, qu'on ne peut pas ne pas mettre en corrélation avec l'idée de croissance illimitée, s'associe naturellement l'esprit de rente. C'est le secret de Polichinelle du transhumanisme et de son soi-disant surhomme : être un adolescent rentier perpétuel, où tout n'est que dernier jeu vidéo.

Pape François, *Amoris Laetitia* Sur les personnes âgées

191 Les personnes âgées aident à percevoir « la continuité des générations », avec « le charisme de servir de pont ». Bien des fois, ce sont les grands-parents qui assurent la transmission des grandes valeurs à leurs petits-enfants, et « beaucoup peuvent constater que c'est précisément à leurs grands-parents qu'ils doivent leur initiation à la vie chrétienne ». Leurs paroles, leurs caresses ou leur seule présence aident les enfants à reconnaître que l'histoire ne commencent pas avec eux, qu'ils sont les héritiers d'un long chemin et qu'il est nécessaire de respecter l'arrière-plan qui nous précède. Ceux qui rompent les liens avec l'histoire auront des difficultés à construire des relations stables et à reconnaître qu'ils ne sont pas les maîtres de la réalité. Donc, « l'attention à l'égard des personnes âgées fait la différence d'une civilisation. Porte-t-on de l'attention aux personnes âgées dans une civilisation ? Y a-t-il de la place pour la personne âgée ? Cette civilisation ira de l'avant si elle sait respecter la sagesse [...] des personnes âgées ». 193. L'absence de mémoire historique est un sérieux défaut de notre société. Il s'agit de la mentalité immature du "c'est

du passé”. Connaître et pouvoir prendre position face aux événements passés est l’unique possibilité de construire un avenir qui ait un sens. On ne peut éduquer sans mémoire. : « Rappelez-vous ces premiers jours » (Hb 10, 32). Les récits des personnes âgées font beaucoup de bien aux enfants et aux jeunes, car ils les relient à l’histoire vécue aussi bien de la famille que du quartier et du pays. Une famille qui ne respecte pas et ne s’occupe pas des grands-parents, qui sont sa mémoire vivante, est une famille désintégrée ; mais une famille qui se souvient est une famille qui a de l’avenir. Par conséquent, « une civilisation où il n’y a pas de place pour les personnes âgées, ou qui les met au rebut parce qu’elles créent des problèmes, est une société qui porte en elle le virus de la mort », car elle « arrache ses propres racines ».

Marguerite Lena, *Patience de l’avenir*, Lessius, Bruxelles, 2012, pp.34-39

Sur l’évènement

Une surprise de la conscience.

L’évènement est d’abord une surprise de la conscience : « je ne m’y attendais pas ». Tant que prévisions et planifications exercent leur pouvoir sur l’avenir, délimitent le possible et en gouvernent le passage à l’effectivité, on reste en deçà de l’évènement. Le fait qu’on puisse s’y attendre et s’y préparer — « attendre un heureux événement » est même devenu le synonyme d’une proche naissance — renforce plus qu’il ne contredit cette assertion. L’évènement ne sera tel que par la disproportion maintenue entre ce qui est attendu et ce qui advient, entre l’enfant désiré et l’enfant donné, disproportion que l’attente active n’a pas pour fonction de combler, mais d’attiser. Nous sommes si distraits ou si soucieux, si incapables d’être surpris, qu’il faut parfois se préparer à l’être.

Cette imprévisibilité est une épreuve pour la volonté. Vouloir, c’est poser des fins et mettre en œuvre les moyens qui permettront de les atteindre. Nous pouvons pour cela nous appuyer sur l’expérience acquise, sur la stabilité des lois du monde, sur notre propre capacité de discernement du possible et de l’impossible. Mais quand « il arrive quelque chose », nous sommes brusquement renvoyés à la limite de chacun de ces pouvoirs : l’expérience ne se répète jamais à l’identique, les lois ne cernent qu’approximativement la singularité des situations présentes, les frontières du possible et de l’impossible s’avèrent bien souvent brouillées... Bref, « on ne saurait tout prévoir », et dans les marges de cette incertitude se glisse précisément l’évènement en sa pure facticité. Surgissant à l’improviste, il polarise toute l’attention. La conscience y est déportée hors d’elle-même, vers le monde qui impose brusquement sa présence ; ou, au contraire, la voici confrontée à elle-même d’une manière inédite qui déplace ses assises les plus fermes. Il suffit parfois de la voix d’un enfant dans le jardin voisin — « *tolle, lege* », pour que l’imprévu fasse irruption et change le cours d’une vie en un instant.

Aussi sommes-nous souvent en défiance vis-à-vis de l’évènement. Nous nous efforçons d’en conjurer l’imprévisibilité par toutes les stratégies que les sciences et techniques mettent à notre disposition. Ou encore nous le réduisons à l’anecdote, au spectacle ou au fait « divers », perdu dans la masse des informations qui en banalisent la singularité et en émoussent la charge affective. Nous voulons bien la surprise du scoop, de la nouvelle brève et sensationnelle qui rompt la monotonie des jours et nourrit l’imaginaire ; mais non celle de l’évènement qui contrecarre nos projets et nous expose de plein fouet à la morsure du réel. Nos parades à son endroit ont le mérite de préserver l’espace du choix volontaire, qui est aussi celui de la responsabilité éthique : le fatalisme de l’évènement, sous couvert de son imprévisibilité, est une démission de la volonté.

Mais il ne faudrait pas que ces parades occultent du même coup la nouvelle configuration du réel et du possible que tout événement dessine pour qui veut bien y prêter attention. Bonheur imprévisible d’une rencontre, ou

catastrophe d'un accident, dans les deux cas ce qui était possible avant ne l'est plus de la même manière, ce qui était impensable avant est désormais devenu le réel même. Loin d'abolir nos possibilités d'action volontaire, l'événement les convoque et parfois les décuple : il faut réagir, agir en retour et à neuf, répondre à la situation inédite qui est désormais la nôtre par une action elle-même inédite. D'autre part, bien souvent ce qui est pour nous événement procède de l'initiative d'autrui, si bien que nous pouvons y déchiffrer en miroir notre propre capacité d'introduire de l'imprévisible dans l'histoire, de commencer du neuf. L'art du politique, comme celui du stratège, est précisément de transformer l'imprévisible en une opportunité d'action. Saint-Exupéry évoque ces boutiquiers que des circonstances exceptionnelles ont changés en héros. Enfin, et plus radicalement, l'imprévisibilité de l'événement attire notre attention sur la texture du temps lui-même, ce « jaillissement continu d'imprévisible nouveauté », comme aimait à le qualifier Bergson. C'est dire qu'en apprenant à composer avec ce qu'elle n'a pas constitué, la liberté se révèle à elle-même dans sa condition temporelle : ni toute puissante, ni créatrice, mais appelée. L'événement est cet appel.

L'événement est un appel.

Tout appel est d'ailleurs et d'autrui. Et nous touchons ici un second trait spirituel de l'événement : s'il « arrive », c'est que nous n'en sommes pas les auteurs ni les acteurs. Notre action ne sera jamais qu'une réponse, il a toujours déjà pris les devants. Pour qui ne pense la liberté qu'en termes d'autonomie, l'événement est à nouveau une épreuve. Par définition, il n'est pas choisi mais subi. *E-venit*, il vient d'ailleurs. En langage stoïcien, il est toujours du mauvais côté, de celui des « choses qui ne dépendent pas de nous » et qui, à ce titre, troublent la liberté. Mais puisque la vie est pleine d'événements, et que de plus ils ne sont pas tous malheureux, ne faut-il pas plutôt s'efforcer de déchiffrer le sens, pour la liberté, de cette altérité qui vient sans cesse déranger son autonomie ? Après tout, son exercice est lui-même situé entre deux événements imparables, dont elle ne saurait se rendre maîtresse, et qui sont pourtant, l'un sa condition de possibilité, l'autre le gage de son sérieux : la naissance et la mort. Les événements du monde, en nous affectant dans l'aujourd'hui, à distance de l'une et de l'autre, viennent tantôt desceller en nous des sources de vie dont nous ignorions l'existence. Ils prolongent et actualisent alors le mystère de la naissance, cette venue au monde voulue par d'autres que nous-mêmes, cette « chose qui ne dépend pas de nous » et qui pourtant nous a ouvert l'avenir. Tantôt ils viennent blesser nos forces vives, inscrire la passivité et l'inconnu de la mort dans l'élan même de notre existence actuelle. Dans l'un et l'autre cas, ils nous font sortir de la prison, car c'en est une, du moi souverain mais solitaire, invulnérable mais désincarné. Ils nous rappellent que notre liberté est confiée à elle-même sans être source d'elle-même, et nous introduisent à nouveau au mystère du temps, cette passivité foncière de l'existence incarnée.

Ici encore, nous pouvons tenter des parades et des échappatoires. Par exemple rejeter l'événement dans la pure extériorité. S'il est malheureux, nous l'assimilons alors à une fatalité sans visage, à laquelle il convient de se résigner, ou encore nous l'abandonnons à l'anonymat du « on » ou du « ils ». À moins qu'à l'inverse, nous ne tentions de le rapatrier dans l'autonomie de la volonté et d'en éliminer toute passivité. C'est ainsi qu'on parle couramment de « créer » ou d'« organiser » des événements, et certains en font même profession... Mais l'histoire se charge, parfois cruellement, de nous rappeler que les véritables événements n'ont pas grand-chose à voir avec ces gadgets.

Car l'événement n'en est vraiment un que dans la mesure où il ne se donne pas simplement en spectacle, et où notre passivité devant lui se transforme en réceptivité. Ce qui fait événement pour un homme est ce qui réellement l'affecte, c'est-à-dire le transforme dans l'exercice même de sa liberté et lui devient par là même intérieur. Loin d'être simplement subi, il est alors le socle à partir duquel se détermine désormais l'existence. Une jambe mutilée dans une bataille est un événement passivement subi ; la longue convalescence imposée à sa suite peut changer le fait d'arme

en fait d'âme, et bouleverser, avec la vie d'Ignace de Loyola, celle de milliers d'hommes après lui. « *Tolle, lege* » : cette parole reçue était à peine un événement du monde. Dans la vie d'Augustin, elle est devenue une source, un inoubliable événement de l'âme. Mais nous savons aussi, d'expérience douloureuse, qu'il est des événements qui résistent à cette assomption spirituelle, dont le pâtre ne se laisse reprendre par aucune activité de la conscience, par aucune décision de la volonté ; des événements qui sont des sortes de mort anticipée, qui altèrent l'âme au lieu de l'ouvrir, qui paralysent et parasitent l'avenir. La passivité constitutive de l'événement laisse alors béante et brûlante la question de son sens.

Dans une histoire irréversible.

Ici apparaît un troisième trait de tout événement : il change brusquement l'allure et la courbure du temps. Alors que, dans le « temps ordinaire », passé et avenir tendaient à devenir symétriques par la répétition apparente du même, l'événement introduit une soudaine dénivellation. Le passé est posé comme passé – comme ces clichés des Twin Towers de New York d'avant le 11 septembre 2001, devenus soudain témoins historiques d'un passé révolu — et l'avenir prend une coloration et une inflexion nouvelles. De l'irréversible a eu lieu : « Rien ne sera jamais plus comme avant. » Nous avons même là un critère pour distinguer entre les événements « fabriqués », qui attirent l'attention dans l'instant mais disparaissent aussi vite qu'ils sont apparus, écume fugitive portée un instant par la vague des médias, et les événements qui, pour le meilleur ou pour le pire, ont valeur inaugurale. Ceux-là, comme le disait Nietzsche, arrivent parfois « sur des pattes de colombe », sans bruit.

Cette rupture que l'événement opère entre le passé et l'avenir, au point de « faire date », enveloppe en effet un paradoxe. Même si l'événement est spectaculaire, nous ne pouvons jamais saisir son sens sur le fait, ni le dominer de surplomb ; nous ne savons jamais sur le moment les promesses ou les menaces qu'il renferme. L'événement, comme Dieu, ne se laisse voir que de dos. Pourtant son irruption met en pleine lumière le caractère décisif de nos choix, ainsi que l'irréversibilité du temps dont nous perdons parfois la conscience quand « il ne se passe rien ». Si les biographies s'articulent sur des événements, c'est bien en raison de cette affinité entre le déroulement unique et orienté d'une existence humaine, et le caractère singulier des événements qui en fournissent les repères. Dans la conscience de cette irréversibilité, notre liberté ne se découvre pas seulement en situation, sollicitée et altérée par de l'autre qu'elle-même. Elle se découvre en charge d'une histoire singulière et sans retour, où chaque moment présent est situé entre un passé à consentir, car il n'est plus et ne sera jamais plus, et un avenir à inventer, car il n'est écrit nulle part par avance.

Les événements du monde, discontinus, hétérogènes, nous signifient cette irréversibilité, mais ils ne lui confèrent pas sens par eux-mêmes. Ils nous interdisent de fuir vers les mythes de l'éternel retour ou de la réincarnation, en accentuant la singularité du moment présent, en nous rappelant que l'histoire ne se répète pas, que passé et futur sont asymétriques par essence. Mais serait-ce pour nous livrer, une fois dissipées les triomphales philosophies de l'histoire, à un passé irrévocable, une durée en miettes, un chaos imprévisible de faits bruts ?

L'événement appelle le récit.

Non. Il faut mentionner ici un dernier trait de l'événement : son lien naturel avec le récit. Si tout événement appelle le récit, c'est bien que ses trois caractères – imprévisibilité, altérité, irréversibilité - n'en font pas une réalité opaque à la liberté humaine ou proprement inintelligible. Raconter un événement, c'est le situer rétrospectivement dans une séquence causale intelligible, le mettre à la première personne, c'est-à-dire l'assumer comme sien, et

l'inscrire dans une trame temporelle qu'il contribue alors à orienter. C'est en quelque manière le rapatrier au sein de la liberté sensée, fût-ce pour l'interroger et se laisser interroger par lui. Cela explique la difficulté qu'ont les hommes et les peuples à mettre en récit les épisodes les plus douloureux ou les plus honteux de leur histoire, mais aussi la nécessité de le faire. En hébreu, événement et parole se disent par le même terme, *davar*. Tant que l'événement n'est pas venu à la parole, tant que la parole n'est pas elle-même devenue événement, le premier reste un fait brut, sinon brutal, la seconde risque l'insignifiance et le bavardage. L'événement du « *tolle, lege* », dans la vie d'Augustin, est un événement de parole, et est préparé en sourdine par les récits de conversion que lui font successivement Simplicianus et Ponticianus : événements qui viennent au récit en celui qui les narre, récit qui devient événement en celui qui l'écoute.

Saint Augustin, *Les Confessions* Livre X, ch. VIII et XX Sur la mémoire

Pour Augustin, la mémoire est bien plus que la faculté qui permet de rappeler à la conscience tel ou tel événement ; la mémoire est le fond même de la conscience, l'identité du sujet à lui-même qui permet son rapport au monde et aux choses.

« [...] J'arrive aux plaines, aux vastes palais de la mémoire, là où se trouvent les trésors des images innombrables véhiculées par les perceptions de toutes sortes. Là sont gardées toutes les pensées que nous formons, en augmentant, en diminuant, en modifiant d'une manière quelconque les acquisitions de nos sens, et tout ce que nous avons pu y mettre en dépôt et en réserve, si l'oubli ne l'a pas encore dévoré et enseveli.

[...] C'est en moi-même que se fait tout cela, dans l'immense palais de ma mémoire. C'est là que j'ai à mes ordres le ciel, la terre, la mer et toutes les sensations que j'en ai pu éprouver, sauf celles que j'ai oubliées ; c'est là que je me rencontre moi-même, que je me souviens de moi-même, de ce que j'ai fait, du moment, de l'endroit où je l'ai fait, des dispositions affectives où je me trouvais, en le faisant ; c'est là que se tiennent tous mes souvenirs, ceux qui sont fondés sur mon expérience ou ceux qui ont leur source dans ma croyance en autrui. Du même dépôt je tire des analogies formées d'après mes expériences personnelles ou d'après les croyances que m'ont fait admettre ces expériences ; je rattache les unes et les autres au passé et, à la lumière de ces connaissances, je médite l'avenir, actions, événements, espoirs ; et tout cela m'est comme présent : « Je ferai ceci et cela », c'est ce que je me dis dans ces vastes sinuosités de mon esprit, plein de tant d'images et d'images de si grandes choses. Et j'en tire telle ou telle conséquence : « Oh ! S'il arrivait telle ou telle chose ! », « Que Dieu détourne de nous ceci ou cela ! » Je me tiens intérieurement ce langage, et, pendant que je parle, je dispose des images des réalités que j'exprime, issues du même trésor de la mémoire : sans elles, je n'en pourrais rien dire.

Grande est cette puissance de la mémoire, prodigieusement grande, ô mon Dieu ! C'est un sanctuaire d'une ampleur infinie. Qui en a touché le fond ? Cependant ce n'est qu'un pouvoir de mon esprit, qui tient à ma nature : mais je ne puis comprendre entièrement ce que je suis. L'esprit est donc trop étroit pour s'étreindre lui-même ? Et où passe ce qu'il ne peut comprendre de lui ? Serait-ce hors de lui et non en lui ? Mais comment ne le comprend-il pas ? Cette idée me remplit d'étonnement et je suis frappé de stupeur. [...]

Or, dans la mémoire, se trouve l'idée du bonheur, à la fois absent et désirable : c'est donc que l'homme a le souvenir, au moins dans une sorte de mémoire collective, d'un état bienheureux.

Comment se fait-il que je vous cherche ô mon Dieu ? Lorsque je vous cherche, vous, mon Dieu, c'est le bonheur que je cherche. Je vous chercherai pour que vive mon âme. Car mon corps vit de mon âme, et mon âme vit de vous. Comment se fait-il donc que je cherche le bonheur ? Car je ne le tiens pas tant que je ne puis pas dire : « Assez ; il est

là. » Comment se fait-il donc que je le cherche ? Est-ce dû par le souvenir, comme si je l'avais oublié, tout en sachant encore que je l'ai oublié ? Est-ce le désir de connaître un état inconnu, dont je n'aurais jamais eu le sentiment ou que j'aurais oublié tout à fait, au point de n'avoir pas conscience de mon oubli ? Le bonheur, n'est-ce pas ce à quoi tous aspirent et que personne ne dédaigne ? Où donc l'ont-ils connu pour le vouloir ainsi ? Où l'ont-ils vu pour l'aimer ? Certainement il est en nous : comment ? Je ne sais. Il y a une façon d'être heureux qui consiste dans la possession effective du bonheur.

Certains ne sont heureux qu'en espérance. [...] Je ne sais comment ils le connaissent, ni quelle connaissance ils en ont. Ce qui me tourmente, c'est de savoir si cette connaissance est dans la mémoire ; car si elle y est, c'est que nous avons été heureux autrefois. L'avons-nous été tous individuellement ou dans cet homme qui, le premier, se rendit coupable du péché, en qui nous sommes tous morts et de qui nous sommes tous nés des êtres misérables ? Je ne veux pas le rechercher pour le moment ; ce que je cherche c'est si le bonheur réside dans la mémoire. Car nous ne l'aimerions pas si nous ne le connaissions pas. »